

2 GRAND ANGLE



INTIMITÉ BAFOUÉE Les participants ont pu expérimenter la dépendance physique. Un moment très fort en émotions.



SANS DOIGT Christelle Bosco se fait scotcher la main pour éprouver les mêmes sensations qu'un tétraplégique.



CHAOTIQUE Pas facile d'ouvrir une bouteille d'eau (avec les dents), puis d'en verser le contenu dans un verre, sans les doigts.

EXPÉRIENCE Deux étudiantes de la HES-SO ont participé à un cours de sensibilisation

Cinq heures dans la peau

Textes **CHRISTINE SAVIOZ**
Photos **SACHA BITTEL**

13 heures mercredi, à la Clinique romande de réadaptation de la Suva à Sion. Un groupe de six personnes valides sont installées dans des chaises rou-

grands à côté de moi, cela m'a fait une drôle d'impression», raconte Marine Mariéthoz.

Pourtant férues de sport, les deux participantes ont rapidement senti la sollicitation de leurs épaules. «J'ai l'impression qu'elles sont au bout de leur vie»,



«**Quand je roulais et voyais tous les gens, si grands autour de moi, cela m'a fait bizarre.**»

MARINE MARIÉTHOZ DE SION, ÉTUDIANTE À LA HES-SO

lantes pour participer à un cours de sensibilisation au quotidien des personnes paraplégiques et tétraplégiques, organisé par l'Association suisse des paraplégiques (ASP). Parmi les participants, deux étudiantes de la HES-SO en travail social. Christelle Bosco et Marine Mariéthoz, ont accepté d'être suivies.

«J'avoue que je me sens vraiment

note Christelle Bosco, après avoir roulé sur un terrain caillouteux, puis sur le goudron.

Risques d'escarres

Les apprenties paraplégiques ont aussi appris les mille et une contraintes auxquelles sont confrontés les paralyés médullaires (c'est-à-dire qui ont subi des lésions de la moelle épinière). Comme l'obligation de soulever



Christelle Bosco et Marine Mariéthoz avaient fait un travail sur les paraplégiques à la HES-SO. Elles ont voulu connaître la situation de l'intérieur.



«**J'ai eu très mal aux épaules au début, pourtant je suis assez sportive.**»

CHRISTELLE BOSCO DE BRAMOIS, ÉTUDIANTE À LA HES-SO

toute petite. Pour vous répondre, je dois presque me faire un torticolis. Ça rapetisse», lance d'emblée Christelle Bosco. Les étudiantes semblent cependant confiantes à l'idée de se mettre dans la peau d'un paraplégique. «Nous avons fait un travail sur la paraplégie. Théoriquement, nous avons compris ce que cela impliquait, mais c'est l'occasion de le voir en pratique.»

A peine installées dans leur fauteuil, les jeunes femmes ont roulé jusqu'à la salle d'accueil, située au bout d'un couloir. Un acte pas si anodin. «Quand je roulais et voyais tous ces gens si

leurs fesses pour éviter des escarres. «La position assise favorise la formation de plaies qui mettent du temps à se refermer», explique Renato Dalla Palma, l'un des physiothérapeutes de la SUVA. Se soulever de la chaise uniquement avec les bras, un exercice peu aisé pour les étudiantes. «J'ai l'impression d'avoir utilisé mes jambes pour le faire. C'est trop difficile sinon», avoue Christelle Bosco.

Maudits trottoirs

Après des exercices de manœuvre de la chaise roulante en montée et en descente, les participantes ont tenté le passage des



Stéphane Garcia-Prat, responsable des soins de la paraplégie à la clinique romande de réadaptation, a expliqué le quotidien du patient.

trottoirs. «Jamais je n'aurais imaginé que c'était si compliqué. Il faut déjà arriver à se maintenir sur les deux roues arrière. Je me sens tout le temps en déséquilibre», souligne Marine Mariéthoz. Même frayeur pour la montée et la descente des escaliers. Malgré le soutien des professionnels, les apprentis paraplégiques ont eu quelques sueurs froides. «C'est stressant car on ne maîtrise rien.»

La partie des soins a également été forte en émotions. Les participants ont dû s'étendre sur des lits, dos au sol, les yeux fermés, sans pouvoir bouger pendant une dizaine de minutes. «Imaginez que votre nez vous pique et que vous ne puissiez rien faire, que vous avez mal à votre pied, mais vous ne pouvez pas bouger... C'est

ce que ressent un paraplégique à son arrivée à l'hôpital», a souligné Stéphane Garcia-Prat, responsable des soins de la paraplégie à la clinique romande de réadaptation SUVA. Les participants ont ensuite pu rouvrir les yeux, mais toujours sans bouger. «Vous voyez quoi? Le plafond, que le plafond. C'est ce que vous verrez pendant deux, trois, voire six mois...» Prise de conscience intense pour les étudiantes, bouleversées. «C'est difficile à expliquer la sensation que l'on ressent à ce moment-là. C'est comme si c'était plus notre corps», lance Marine Mariéthoz.

Garcia-Prat. Sans oublier les conséquences sur la vie sociale, une fois le paraplégique sorti de la clinique. «Ici, c'est un cocon. Dehors, les choses se corsent pour la personne qui doit faire avec des infrastructures pas toujours adaptées, le regard des autres, le retour au travail, le contact avec ses amis, etc. Il arrive que la personne se renferme et que ça la détruise. C'est pour cela que nous faisons un projet avec le patient, et essayons de voir comment il va pouvoir rebondir malgré ses difficultés.»

18 heures. Christelle Bosco et Marine Mariéthoz quittent leur chaise roulante, après cinq heures. Les étudiantes sont presque groggy devant l'apprentissage de ce monde particulier du handicap. «J'ai été touchée par ce qu'on nous a expliqué aux soins. J'avoue qu'avec Marine, on s'est dit qu'à la fin de l'après-midi, nous, nous nous leverions de notre chaise tandis que tous ceux que nous avons croisés en chaise aujourd'hui, ne le pourront pas», conclut Christelle Bosco, avec émotion. ●

Intimité violée

Elle a éprouvé le même sentiment étrange lorsqu'un participant lui a bougé ses bras et enfilé un T-shirt. Difficile pour l'intimité du patient. «Psychologiquement, c'est agressif pour le paraplégique. La perte de la mobilité n'est que la pointe de l'iceberg. Il y a aussi les problèmes d'incontinence, de peau, les douleurs constantes», a confirmé Stéphane